

L.E. LE BÈGUE
L'ART CACADÉMIQUE

Edition annotée par J. Lennepe

Le Daily-Bul

L.E. LE BÈGUE

L'ART CACADÉMIQUE

*La place de l'artiste dans la société stercorale
à l'aube du troisième millénaire, en Occident*

Edition annotée par J. Lennepe

Le Daily-Bul



S'il est un phénomène unique dans l'histoire des arts qui connut pourtant, au cours des siècles, des périodes surprenantes, c'est assurément celui de l'art cacadémique. Pour des raisons demeurées assez troubles, les artistes plasticiens commencèrent à s'inspirer du caca alors que s'achevait le deuxième millénaire. Cet engouement se propagea rapidement à l'ensemble du monde culturel si bien que le pouvoir qui était à la botte du cacapitalisme réduisant l'homme à ses besoins, y renifla un intérêt tel qu'il fit de l'excrément la justification d'un nouveau système politique 1). Comme pour tous mouvements, on lui chercha des précurseurs. Ce serait un Italien, Piero Manzoni qui, le premier, aurait tiré parti de la matière fécale. Ce visionnaire n'eut-il pas l'idée, en 1961, d'en mettre dans des boîtes de conserve qui, produites en série, firent la fortune des marchands d'art 2). Lors des troubles de 1968, le Viennois Günter Brus n'hésita pas à boire son

urine, s'enduire de son propre caca et se masturber en public tout en chantant l'hymne autrichien – ce qui lui valut six mois de prison 3). Plus tard, un artiste belge (la Belgique existait encore), Jacques Lizène, peignit sur une gigantesque toile un mur fait de briques reproduites avec sa propre merde 4). Afin de leur donner des nuances variées, ce Liégeois ingurgitait tel ou tel aliment susceptible de colorer diversement ce qui lui servait de substance picturale. Lorsque cette fresque fut exposée au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, des visiteurs furent incommodés par les effluves nauséabonds qui s'en dégageaient. Plus tard, Wim Delvoye, un autre Belge, Flamand cette fois, conçut une machine à fabriquer du caca. Celui-ci était vendu en sachets dans les galeries et musées 5). Les partisans de Taine qui croyaient encore à l'influence du milieu géographique sur l'art et la pensée, arguèrent que ces artistes belges avaient vécu dans un pays dont les terres agricoles étaient gorgées de lisier. Ce phénomène résultait du goût immodéré des Belges pour la viande porcine qui avait entraîné un élevage tellement intensif qu'on ne savait plus où épandre les déjections. Cela expliquerait peut-être que Wim Delvoye prit les porcs comme supports de ses élucubrations : il les tatoua. Ses cochons tatoués furent particulièrement appréciés par les Chinois. Toutefois, cette théorie est contredite par le fait que Gilbert et George, qui étaient Anglais, produisirent de nombreux tableaux représentant des crottes, dans un pays où pourtant l'on ne pataugeait pas dans la merde 6).

Une certaine prudence s'impose donc. Ne conviendrait-il pas de rechercher l'ensemble des facteurs qui auraient pu favoriser un phénomène à l'origine d'un bouleversement politique et social sans précédents ? C'est ainsi qu'en raison

de la raréfaction dramatique des hydrocarbures, on se tourna alors vers un produit de substitution : le méthane. Ce gaz produit par les fermentations intestinales des bovins était récupéré dans des récipients ajustés aux orifices de ces quadrupèdes 7). On imagine que les senteurs de l'air ambiant diffusées par les pots d'échappement créa un climat susceptible d'inspirer les créateurs de toutes espèces. A contrario, il n'est pas sans intérêt de constater que le pipi n'eut aucune influence, alors qu'en 1917 Marcel Duchamp lui avait consacré un monument révolutionnaire qui fut vénéré par les artistes pendant quelques décennies avant de tomber en désuétude. Il n'en provoqua pas moins une querelle des anciens et des modernes. Ces derniers partisans des fèces, brans et autres crottes l'emportèrent sur les défenseurs de l'urine. Ils s'appuyaient sur une solide théorie cacasthétique dérivée principalement de la métaphysique quantique du trou noir.

Auparavant, la merde constituait un excès qui ne trouvait pas sa place dans l'existence alors que, déjà, on vivait dans un monde « sans », sans sucre, sans graisse, sans tabac, sans sexe, etc. Cet excès remontait aux origines de l'espèce. Lacan ne prétendit-il pas que, dès que l'animal se demanda que faire de ses excréments, il devint un homme. Malgré les progrès et l'apparition des toilettes hygiéniques, chaque individu continua à se poser cette question en regardant son caca aspiré dans le tourbillon du trou noir. D'aucuns s'imaginèrent qu'il disparaissait dans une autre dimension, une autre réalité. Cette hypothèse fut à l'origine de nombreuses spéculations. En fait l'ignorance quant au destin de l'excrément (ou le refoulement d'une évidence), stigmatisait un hiatus dans le rapport de l'homme au réel.

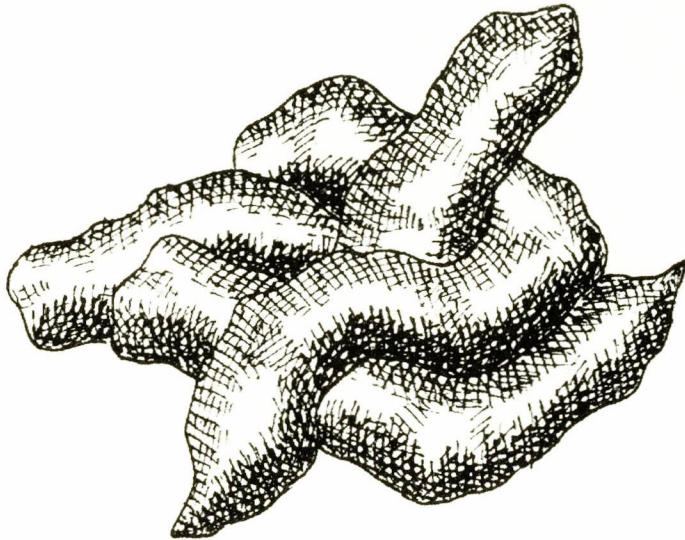
C'est ce vide que certains artistes s'étaient employés à combler. Dès lors, des penseurs considérèrent qu'il était urgent d'harmoniser les rapports de l'homme à sa merde afin de détruire l'angoisse qui était la cause de troubles de plus en plus alarmants 8). Ils énoncèrent des principes scatologiques basés sur une logique analytique en tête de laquelle figurait l'axiome fondamental: « Ceci est du caca ». Ce constat cacatégorique mettait un terme à la pensée nébuleuse d'un peintre obsédé par un mystère. Un jour, il avait écrit « Ceci n'est pas une pipe » sur un de ses tableaux qui montrait une pipe ! Cette peinture paradoxale avait longtemps préoccupé les esthètes 9). Alors que plus personne ne fumait depuis des lustres, les artistes et les penseurs de l'époque cacadémique ne comprenaient pas qu'une telle importance eût été donnée à une pipe. Des esprits mal tournés prétendirent que ce Magritte, qui était un humoriste, avait tout simplement fait allusion à la fellation. Cette interprétation avait totalement échappé aux nombreux et savants exégètes de son œuvre.

Pour surprenante qu'elle soit la nouvelle philosophie impliquait un retournement considérable des valeurs. Le moindre ne fut pas que le beau eut désormais une odeur, contrairement à ce qu'avaient prétendu jadis des Condillac ou Kant (l'odorat était méprisé par ceux-ci). La hiérarchie des cinq sens fut totalement abolie. Dans le plaisir intense lié au caca fusionnèrent toutes les facultés sensorielles.

La merde, cette chose innommable, représentait jusque-là la part ténébreuse, animale, honteuse de l'humanité 10). Un tel mépris fut considéré désormais comme la pire expression d'une pensée primaire et réactionnaire.

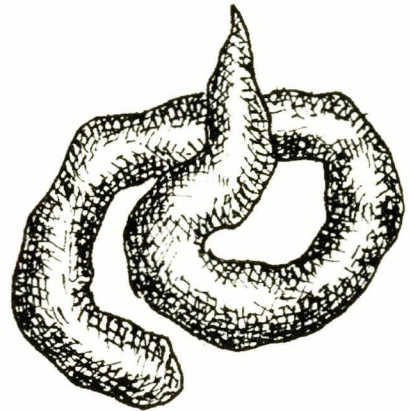
Cette nouvelle perception du monde basée sur l'esthétisme

Planche IV

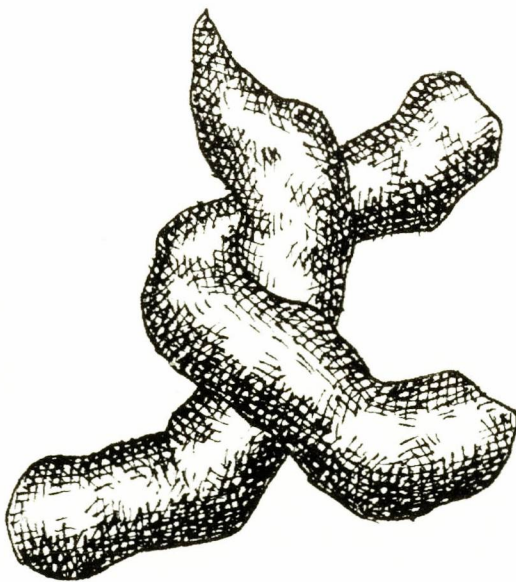


crotte de gourmand

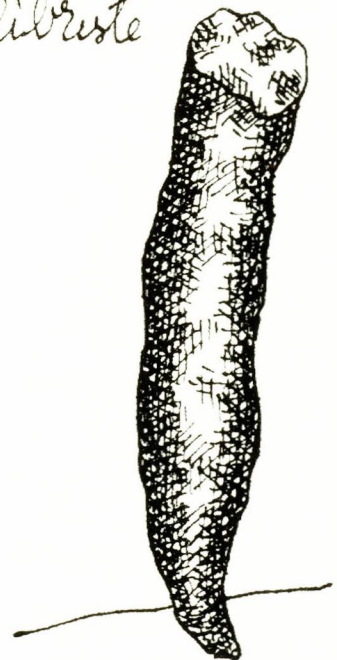
*crotte
d'esthète*



*crotte
d'équilibriste*



crotte de philanthrope



CACARACTÉROLOGIE DE LA CROTTE

Croquis de Q. Vander Schijt

de ses besoins fut à l'origine d'un nouveau régime en Occident. Elle entraîna une modification radicale des mœurs, des croyances, de la culture, de l'économie et des rapports sociaux.

La situation alarmante dans laquelle était plongée la société, favorisa ce bouleversement. Afin de mettre un terme à la cacophonie qui prévalait, d'éviter une cacastrrophe sociale éminente, fut instauré un pouvoir autoritaire qui rassembla le peuple autour d'un unique symbole : le caca. Les lois dites stercorales imposèrent un train de mesures radicales. La crotte fut arborée sur les drapeaux, brassards, distinctions honorifiques et armoiries. Ces insignes étaient du plus bel effet lorsque les militaires défilaient d'un pas martial, sanglés dans leurs uniformes bruns, verdâtres ou caca d'oie. Un hymne patriotique fut composé pour des instruments à vent. Il était diffusé matin, midi et soir sur toutes les radios, dans les écoles, ministères, lieux publics et entreprises, ainsi qu'en de nombreuses circonstances. Le but était d'exalter en chacun sa volonté d'accomplir son devoir civique, à savoir : consommer et produire - absorber, digérer et expulser.

Un critère fondamental prévalait dans le choix des individus pour l'attribution des emplois qu'ils soient publics ou privés : leur capacité à produire de la merde. Toute sélection dépendait d'un examen des selles par des biologistes spécialement formés dans ce but. Les constipés chroniques soupçonnés d'être des cacatoniques, devaient obligatoirement se faire soigner sous peine de n'être jamais embauchés. La confédération était dirigée par un président qui était le seul autorisé, comme jadis Louis XIV, à faire dans la dentelle. Les linges précieux qui avaient servi à lui torcher le cul, étaient l'objet de toutes les convoitises. Ils permirent

à ses proches de bâtir de jolies fortunes. A noter que la vénération des excréments d'un chef d'état par ailleurs chef religieux, existait déjà au Tibet réputé pour son cérémonial de la crotte du Grand Lama.

Le maître de la nation était un ancien artiste. Mais un jour, ce barbu, persuadé que l'art avait une mission sociale, avait décidé de se consacrer entièrement à la politique et au bien-être du peuple. Les œuvres qu'il avait commises dans sa jeunesse, véritables reliques, étaient exposées à la place d'honneur dans la Cacathèque.

Dans le domaine artistique qui nous préoccupe particulièrement, les pouvoirs et missions de la Cacadémie furent étendus. Elle dut gérer, par exemple, cette Caca-thèque qui rassembla des œuvres et objets en rapport avec la merde depuis les origines de l'humanité. Un énorme étron de dinosaure y était la vedette. Comme cela avait été le cas jadis pour la Joconde, les touristes défilaient en rangs serrés devant ce fossile. Mais ils pouvaient aussi admirer des clystères, pots de chambre, chaises percées, gratte-crottes de styles divers, et bien entendu des œuvres d'art inspirées par le sujet.

La grande originalité fut l'encouragement aux taggeurs qui, jusque-là, étaient méprisés comme marginaux. Toutefois, ils durent prendre exemple sur les graffitis et traces merdiques qui, de tous temps, avaient couvert les murs des toilettes publiques, mais qui, à l'époque, s'étaient répandus dans tous les cacabinets d'aisance même particuliers. En voici la raison : le monde souffrait d'une grave pénurie de papier. Pour y remédier, il fut obligatoire de se nettoyer le cul après s'être soulagé, avec la main gauche, à la mode indienne. Il faut supposer que la plupart ne parvenant pas

à nettoyer cette main à la chasse d'eau, la frottaient sur les murs des lieux de commodité.

L'intérêt du gouvernement pour l'art se remarqua aussi dans le fait qu'il prohiba l'usage des couches-culottes pour les bébés. Cette mesure permit de détecter dès leur plus jeune âge les individus talentueux. Il suffisait d'examiner les barbouillages laissés sur les draps par leurs petites mains et d'en estimer les promesses artistiques. Des experts passaient dans les crèches afin de repérer ceux qui bénéficieraient d'un enseignement privilégié.

Les linguistes formaient une section très écoutée de la Cacadémie. Ces érudits encourageaient la coprolalie. Ils collectaient aussi les citations, proverbes, dictons et expressions en rapport avec la chose, tant dans le domaine de la langue classique que la langue vernaculaire. Cette dernière s'enrichit considérablement, étant donné les circonstances. Ainsi, à l'expression « couler un bronze » qui avait déjà cours, s'ajouta « lâcher un Sénégalais ». Les expressions « faire popo » ou « chier dans son froc » firent désormais partie du langage le plus distingué. Il y eut une inversion sémantique pour d'autres expressions comme « fouille-merde » (journaliste), « merdeux », « tu me fais chier », « je suis dans la merde », « il a de la merde aux yeux », « il ne se prend pas pour une merde ». Elles signifièrent le contraire de ce qu'elles voulaient dire auparavant. Ce fut le cas, dans le domaine artistique notamment où le fait de dire « c'est de la merde » était devenu un éloge. La Bibliothèque confédérale était richement pourvue en ouvrages consacrés au caca depuis l'antiquité 11). Ils étaient consultés par de nombreux chercheurs. Le gouvernement les encourageait à accroître, dans tous les domaines, les

connaissances sur la matière fécale. Les jeunes artistes qui devaient suivre un cours de bibliographie consacrée aux excréments, fréquentaient assidûment ce haut lieu du savoir. L'artiste fut choyé par le régime qui l'employa dans de nombreux secteurs de la vie sociale. Les praticiens officiels, membres de la Cacadémie reçurent d'importantes commandes qui consistaient principalement à orner les bâtiments publics, à célébrer les grands événements de la nation en rapport avec la production anale.

Le ministère de la culture chargé également du culte était le plus puissant car la religiosité, comme l'avait prédit jadis André Malraux, connaissait un engouement jamais atteint 12). Afin de mettre un terme à la cacaphonie mystique qui prévalait auparavant, les sectes et religions, qui proliféraient, furent réunies en un seul organisme sans que cela suscite d'ailleurs d'importantes protestations, étant donné les égards et subventions dont bénéficièrent ses ministres. On peut dire que la nouvelle croyance tint lieu de philosophie, car elle était essentiellement basée sur ce précepte d'Antonin Artaud : « La où ça sent la merde, ça sent l'être » 13). Ce culte fut orné de considérations héritées, par exemple, de l'alchimie qui considérait la merde comme la matière première à partir de laquelle devait s'opérer toute transmutation et de la matière et de cet être.

Chaque citoyen fut obligé sous peine de graves sanctions d'assister aux cérémonies dans les temples, églises et cacathédrales reconverties à la nouvelle dévotion. Il devait toutefois subir un enseignement initiatique préalable. Ainsi, ces cacatéchumènes étaient contraints d'apprendre par cœur les préceptes d'un cacatéchisme avant de pouvoir participer pleinement au rituel liturgique.

Lors des offices, les saintes espèces (dont on devine la nature), étaient distribuées à l'assistance. La nouvelle Eglise avait fait sienne le « prenez et mangez » de la religion chrétienne. Sa communion coprophagique était sans doute purement symbolique. Nous supposons que, si la majorité vénérât Marie Allacoque qui dégustait les excréments de ses malades, l'exemple de cette sainte restait purement idéal. L'eucharistie stercorale trouvait sans doute un de ses fondements théologiques dans ces paroles de saint Augustin : « Inter faeces et urinas nascimur » 14).

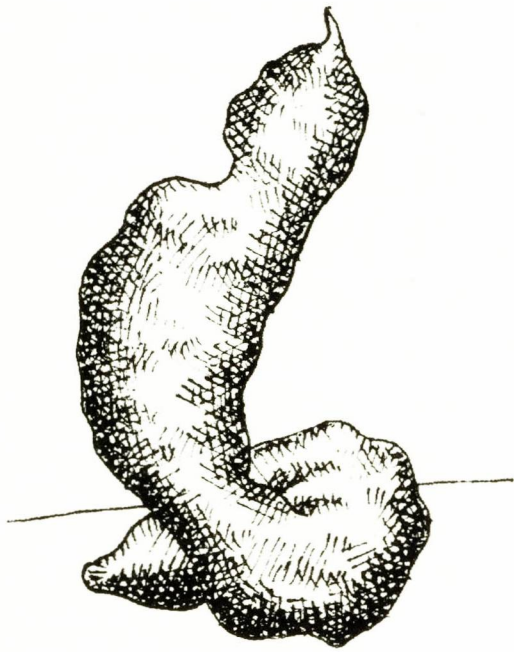
Le point culminant des cérémonies était certainement la « monstration du cul » par l'officiant, un rite hérité du moyen-âge et tombé ensuite en désuétude 15). Lors de cette exhibition, l'ensemble de l'assistance se prosternait, les fesses en l'air selon la coutume musulmane. Lors de ces messes jubilatoires, de puissantes odeurs montaient vers les voûtes aux sons des grandes orgues. Les plus dévots étaient pris par de tels transports mystiques que, ne pouvant plus dominer leurs sphincters, ils s'abandonnaient avec ferveur à des effusions anales tant pâteuses que gazeuses. Le pouvoir resta indécis quand des exaltés se vautrèrent dans leur propre merde. Fallait-il encourager cette forme d'hystérie qui, en se banalisant, aurait pu provoquer des débordements sociaux incontrôlables ?

Les expositions d'art se tenaient dans ces lieux saints, principalement la grande biennale qui attirait les foules vers la cacathédrale de la cacapitale. A cette occasion, un luxueux « scacatalogue » était édité. Seules les personnes bien nanties pouvaient l'acquérir. Elles le disposaient sur un lutrin dans l'endroit où elles satisfaisaient leurs besoins. Le ministère devait aussi organiser les cacarnavals qui

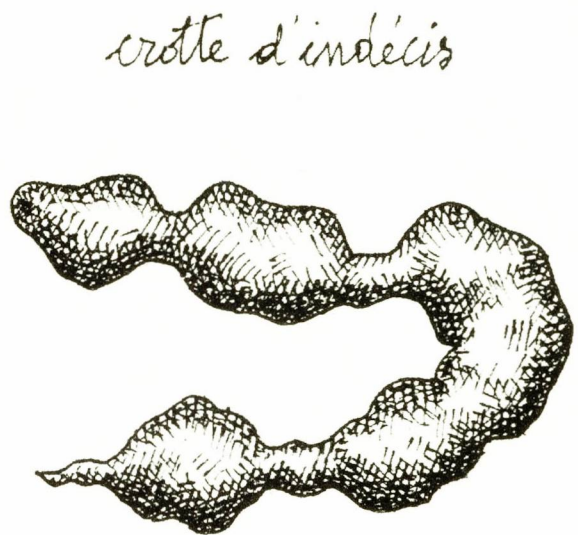
n'étaient plus liés au cacarême, mais avaient lieu toute l'année. Les restrictions alimentaires d'antan, imposées lors du cacarême, étaient incompatibles avec la nécessité de produire un maximum d'excréments. Les défilés pétaradants se substituèrent aux anciennes processions. Lors de ces modernes fêtes des fous, la population en liesse y fêtait le Grand Etron. Celui-ci, très imposant, était porté par les membres de la confrérie des Trous-du-Cul. Le fait d'y appartenir était un honneur insigne. Une compagnie avait aussi la faveur des badauds. Les participants déguisés en enfants défilaient avec, sur la tête, une culotte enduite de merde. Ils poursuivaient des nonnes auxquelles ils infligeaient des corrections en leur tapant sur le derrière. On prétend qu'avant l'époque cacadémique, dans les pensionnats, les religieuses infligeaient à l'enfant qui s'était oublié, une cruelle vexation en l'obligeant à se présenter à ses condisciples avec, sur la tête, son caleçon souillé. Mais c'était le Canon à merde qui provoquait le délire populaire. Aux confettis et serpentins d'antan s'étaient substitués de puissants jets de chiasse dispensés par une machinerie atteinte de coliques frénétiques.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'on assista pour autant à un relâchement des mœurs. Au contraire. Les critères éthiques furent toutefois adaptés, entraînant par exemple une révision des théories psychacanalytiques freudiennes. Tout ce qui, dans celles-ci, touchait à l'anal et était « analysé » comme facteurs perturbateurs de l'être profond, fut considéré comme éléments positifs dans la structuration de la personnalité. C'est ainsi que les pratiques érotiques liées aux excréments telles que le divin marquis les avait décrites, ne furent plus condamnées 16). L'homosexualité masculine,

Planche IX



croquette de colonel



croquette d'indécis

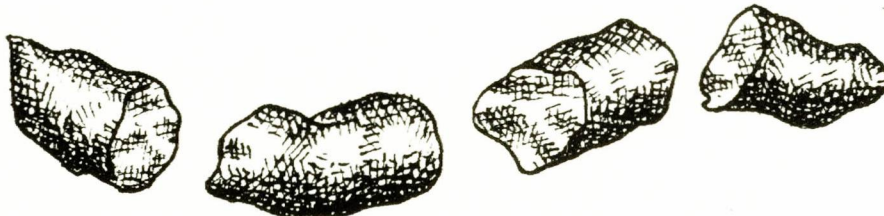


croquette de grippe-sou

croquette de trappeur



croquette de boucher



CACARACTÉROLOGIE DE LA CROTTE

Croquis de Q. Vander Schijt

mœurs spartiates qui n'étaient jadis que tolérées, fut encouragée. Beaucoup d'artistes s'adonnèrent aux rapports sodomiques, y trouvant un gage de popularité.

L'Etat n'imposa aucun style aux artistes qui jouissaient d'une totale liberté d'expression pour autant que leurs œuvres se réfèrent à tous les types de déjections humaines mais aussi animales : bouse, crottin, colombine, chiure, fiente, etc.17). Il n'y avait aucune obligation de représenter les excréments eux-mêmes. L'artiste pouvait, par exemple, produire des monochromes pour autant qu'ils évoquent le référent officiel, ou travailler des surfaces abstraites en lourdes matières croûteuses pour autant qu'on y vit celles d'un vieux bran craquelé. L'imagination des créateurs ne connut d'ailleurs aucune limite. On vantait ces peintures qui portaient les empreintes de corps de femmes enduites de chiasse, ou encore cette crotte monumentale en bronze patiné qui ornait une avenue de la cacapitale.

Certains artistes furent particulièrement chouchoutés par le régime : les daltoniens, car leur disposition naturelle à voir en brun le rouge et le vert fut considérée comme un don divin. On peut citer le cas exemplaire d'un trio d'artistes qui, masqués de têtes de bouledogues, intervenaient avec originalité sur les crottes de chiens qui fleurissaient sur les trottoirs, au grand plaisir des passants 18). Des expositions internationales itinérantes rassemblèrent les meilleurs créateurs dans toutes les disciplines : peinture, sculpture, performance, installation, photo ou vidéo. Elles remportèrent un succès considérable 19). Deux grands concours richement dotés étaient organisés chaque année, l'un civil, l'autre religieux. Tous les styles et toutes les techniques y étaient autorisés. L'un des prix fut emporté par

un lauréat exceptionnel, Zoltan Kacarevic. Cet artiste d'une maigreur alarmante, se nourrissait de peu. Ses selles étaient en conséquence pauvres en quantité et en qualité, plutôt glaireuses. C'est dire qu'il n'apparaissait pas comme un candidat idéal. Et pourtant, il remporta la palme avec une toile toute en transparence qui recula les limites les plus extrêmes du minimalisme. Le jury, confondu d'admiration, y vit la revanche exemplaire d'un être injustement handicapé par la nature.

L'une des originalités du système fut aussi d'opérer une synthèse entre l'art et la gastronomie. Quoi de plus normal dans une société fondée sur la consommation, « la grande bouffe », sans laquelle elle se serait étiolée. Beaucoup d'artistes s'orientèrent donc vers la spécialité culinaire. On put alors parler d'un véritable art de la table cuisiné amoureusement de façon à combler les gastronomes à la fois par leurs saveurs et leurs fumets. Certains mets étaient privilégiés : boudins, saucisses, chocolats, fèves et flageolets de toutes espèces, navets, choux et topinambours, féculents divers, bref tout ce qui favorisait les flatulences et les abondantes productions excrémenteuses. Dans les restaurants et cantines, les toilettes étaient des plus confortables et fort bien décorées. On se souvenait de Jonathan Swift qui, dans son *Art de méditer sur la chaise percée*, avait préconisé l'ornementation de tels lieux et en avait proposé des exemples témoignant d'un goût exquis (20). Dans ces lieux de bouches et d'anus, les gaz étaient évacués vers la salle où se trouvaient les convives qui pouvaient ainsi s'en délecter.

D'une manière générale, chacun mettait un point d'honneur à exhaler au mieux des fragrances provenant de ses

tréfonds intestinaux. Les grands parfumeurs secondés par leur « nez », n'eurent aucune peine à imiter ces effluves et à les commercialiser. Ils proposèrent un choix très étendu d'eaux de « toilette » mais aussi de produits cosmétiques aux vertus tonifiantes pour la peau. En cela, ils ne faisaient que ranimer d'antiques pratiques. Les belles Romaines se passaient déjà sur le visage des crèmes excrémenteuses – une coquetterie qui fut sévèrement condamnée par saint Jérôme. A la Renaissance, des « eaux de merde » considérées comme eaux de jouvence avaient été distillées pour une riche clientèle par les alchimistes.

Bien que cette culture du caca ait rencontré l'assentiment de la quasi-unanimité du peuple, des camps d'éducation furent établis pour les récalcitrants. On imagine qu'il y en eut quelques-uns parmi les artistes toujours enclins à se rebiffer. L'une des méthodes utilisées était d'obliger les contestataires à déféquer en groupe, un usage hérité des Vietnamiens et qui avait été pratiqué dans les boyaux de la Première Guerre mondiale. Ces séances collectives déplaisaient particulièrement aux personnes pudiques ou atteintes d'une vanité excessive. Des médecins et des psychologues spécialisés en coprologie accordaient toute leur attention à ces rebelles. Ils étaient soumis à la fois aux lavages de cerveaux et à un régime intensif de purges. Fut signalé parmi les patients, un irréductible allergique à tous les traitements. Dans un monde passé au brun, il s'obstinait à ne créer qu'un tableau montrant un carré blanc sur un fond blanc qu'il reproduisait sans se lasser. Cet illuminé assortissait cette peinture à répétition de prophéties annonçant une fin éminente du régime. Et c'est ce qui se produisit quand un coup d'état renversa le gouvernement en place. Il fut orchestré par un

groupe de financiers, d'industriels et de généraux qui prétendaient avoir les mains propres. Il fallait éviter, selon eux, le chaos en entamant une grande lessive 21). Ces putschistes claironnèrent que la société était plongée dans des conditions d'hygiène épouvantables, comparables à celles qui prévalaient avant le vingtième siècle et avaient provoqué de cacastrorhiques épidémies. L'argument était spécieux. En effet, toutes les incommodités liées aux excréments avaient été gérées afin que le peuple puisse jouir sans danger des plaisirs stercoraux, qu'ils soient sensoriels ou spirituels. Dès lors, comment ne pas suspecter les comploteurs d'avoir été attirés par d'importants profits à court terme, puisque leur programme de blanchiment ne pouvait se justifier que dans la mesure où se perpétuait la production d'excréments qui lui était liée par un lien de causalité ? On sait ce qui advint : une cacastrorhique planétaire précipita l'humanité dans un cacapharnäum dont elle eut beaucoup de peine à se sortir, la contraignant à modifier une fois encore ses modes d'existence. Mais cela est une autre histoire.



1) Q. Petseck dans sa récente *Histoire de la ferveur excrémentielle*, rappelle les antécédents de cette nouvelle société. Il évoque notamment la théorie de Jeremy Bentham qui préconisa que l'homme ne fasse plus ses besoins en pure perte. Il convenait de rentabiliser la merde. De telles conceptions eurent un succès inouï au sein du mouvement hygiéniste au cours de la première moitié de ce siècle, donnant lieu à une abondante littérature aux visées principalement économiques.

Produire c'est chier ! Pierre Leroux, figure importante du mouvement ouvrier, en fut convaincu. Il imagina une religion humanitaire « socialiste » fondée sur le don de sa merde à l'Etat pour le bonheur de tous. Voir son ouvrage capital : *De l'humanité, de son principe et de son avenir*, Paris, 1840.

2) La *Merda d'artista* fut mise dans 90 boîtes métalliques, en 1961, à raison de 30 gr. par boîte. Chacune devait être échangée contre le même poids en or. Avec le temps la

plupart des boîtes se corrodèrent et se fissurèrent ; d'autres explosèrent sous la pression des gaz.

3) Il s'agit de la performance *Kunst und Evolution*. Cet actionniste déposa aussi ses excréments sur la chaire d'un prédicateur. Il chia devant un auditoire d'étudiants pour les inciter à la révolte.

4) Lizène qui prétendit « être son propre tube de couleur », peignit en 1977 un *Mur à la matière fécale (ou des défécations)*. Cette toile de 6m. fut exposée un an plus tard à Liège avec un texte de présentation d'André Stas. Plus tard, Lizène produisit encore un *Mur à la crotte de chien* accompagné d'un bac à sable destiné aux éventuels visiteurs canins.

5) Delvoye entama les premières études de cette Cloaca en 1992 alors qu'il produisait des étrons en céramique. La machine, réalisée avec l'aide de scientifiques, fut exposée pour la première fois à Anvers en 2000, avant de faire le tour du monde. Elle connut plusieurs versions. L'une d'elles mesurait 12m de long, 3m de large et 2m de haut. Des acides et bactéries digéraient sa « nourriture » suivant un dispositif de réservoirs, de tubes et de pompes, avant de l'expulser sous forme plus ou moins solide.

6) Ces deux artistes anglais se présentaient comme des ronds-de-cuir tirés à quatre épingles quand ils n'étaient pas nus. On peut admirer de belles crottes dans leurs *Naked Shit Pictures* commencées en 1995. Dans leurs peintures, telle *Shit and Piss* (1996), ils affichaient à la fois leur homosexualité et leur obsession des excréments.

7) Le gaz produit par les excréments humains fut également récupérés. Bien que l'on ne trouvât aucun inconvénient, au contraire, à ce que les plus défavorisés se soulagent en plein

air, des toilettes publiques pouvant rassembler jusqu'à 300 personnes furent construites. Il s'agissait d'un objectif purement économique en contradiction avec l'éthique pour laquelle marcher dans la merde était une pratique exemplaire. Un nouveau regard fut d'ailleurs jeté sur les intouchables de l'Inde jusque-là déconsidérés parce qu'ils vidaient les fosses d'aisance.

8) L'hypothèse de Lacan est signalée par A. de Baecque dans la préface à : P. Hurtaut, *L'art de péter (1751)*, Paris, 2006. Cet auteur cite aussi la théorie de S. Zizek qui interprète les trois grands courants idéologiques « hégéliens » occidentaux selon la conception de leurs cabinets d'aisance : à la française (trou à l'arrière avec disparition quasi-immédiate), à l'allemande (trou à l'avant avec présentation sur une plate-forme), à l'américaine (avec flottaison).

9) Il s'agit de René Magritte qui peignit en 1929 ce tableau intitulé *La trahison des images*.

10) G. Bachelard, *Le mythe de la digestion*, dans : *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, 1938.

11) La plupart des ouvrages anciens conservés par la Bibliothèque, sont mentionnés par Pierre Janet dans sa *Bibliotheca scatologica*, Paris, 1850. Ils étaient très nombreux. Ce succès ne se démentit pas à la fin du XXe et au début du XXIe siècles. Quelques titres qui furent sans doute particulièrement appréciés par les lecteurs : D. Laporte, *Histoire de la merde*, Paris, 1978 - M. Monestier, *Histoire et bizarreries sociales des excréments, des origines à nos jours*, Paris, 1997 - R.A. Lewin, *Merde : Excursions in scientific, cultural and sociological Coprology*, New York, 1999 - P. Cusson, *Ode à la merde*, Apt, 2002 - S. Zizek, *La subjec-*

tivité à venir. *Essais critiques sur la voix obscène*, Castelnau-le-Lez, 2004 - S. Clarke, *Merde actually*, New York, 2005.

12) André Malraux attesta n'avoir jamais prédit que le XXI^e siècle serait religieux.

13) *La recherche de la fécalité*, dans : *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Paris, 1948.

14) Nous naissons dans la merde et l'urine.

15) Allusion aux attitudes obscènes qui abondaient dans la sculpture et la miniature médiévales. Ainsi les marges des livres d'heures étaient souvent enluminées de personnages montrant leurs fesses. On les retrouva chez Jérôme Bosch et Pierre Bruegel l'ancien.

16) Donatien marquis de Sade rédigea *Les 120 Journées de Sodome* en 1785 alors qu'il était emprisonné à la Bastille. Ce texte décrit toutes les débauches liées à la merde. Il inspira Pier Paolo Pasolini dans son film *Salo* (1976). Voir : R. Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, 1971.

17) En 2008, l'artiste américain Andres Serrano présenta, par exemple, 52 très grandes photos en couleurs montrant des gros-plans d'étrons, à la galerie Yvon Lambert, Paris.

18) Il s'agit du groupe « Sprinkle Brigade » qui exerça son art sur les trottoirs de New York. En 2007, des photos de crottes de chiens diversement décorées par leurs soins furent exposées à la Riviera Gallery, dans cette ville, ainsi qu'à la Neon Gallery à Lyon. Un livre lui fut consacré la même année : *Sprinkle Brigade Volume One : New York State of Mind*.

19) Ainsi : *Scatalogue, 30 Years of Crap in Contemporary Art*, Gallery SAW 67, Ottawa, 2003. A l'initiative de Jason et Stefan St-Laurent.

20) *Art de méditer sur la chaise percée. Avec un projet pour*

bâtir et entretenir des latrines publiques dans la ville et les faubourgs de Paris, Dublin (i.e. Paris), 1743.

21) Sur ce sujet, on annonce la sortie prochaine de : *Analyse des conditions historiques qui présidèrent au renversement de la société stercorale* par le professeur O. Serrecul. Cet éminent scientifique s'était distingué lors de l'important colloque international : L'excrément au paroxysme d'une civilisation de la consommation dont les actes sont attendus.

* * *

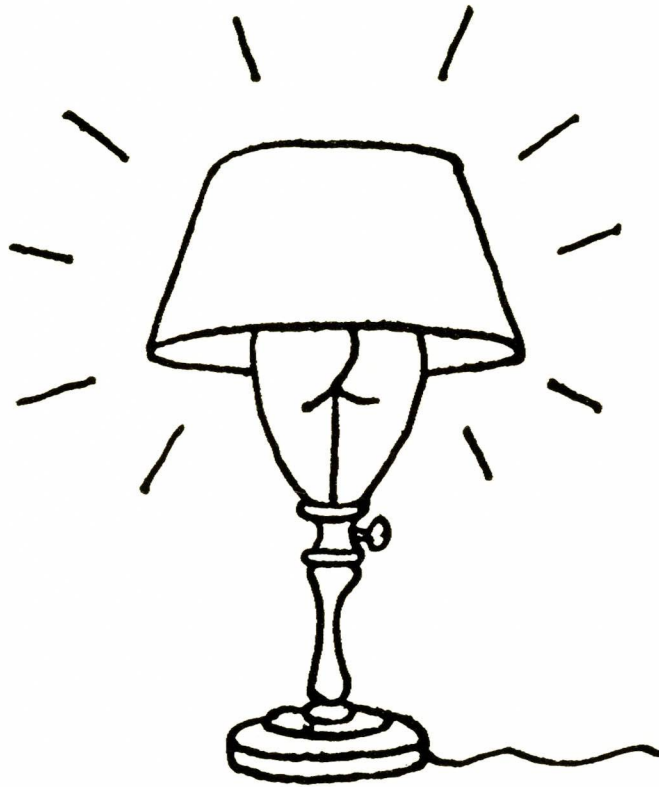
Les planches sont extraites de *Cacactériologie de la crotte*, s.l., s.d. On les doit à Q. Vander Schijt actif dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ce recueil, un des plus rares conservés à la Bibliothèque confédérale, fut un des ouvrages de référence à l'époque cacadémique pour la richesse de son contenu esthétique, social, psychologique ou médical.

Il a été tiré de cet ouvrage 703
exemplaires se répartissant comme suit :

700 exemplaires numérotés de 1 à 700
et trois exemplaires hors commerce
marqués aux initiales A.B., J.L. et J.W.
qui constituent l'édition originale.

Exemplaire n° 71

Cette publication a été réalisée,
avec le soutien de la
Communauté française de Belgique



Le Daily-Bul
29, rue Daily-Bul B-7100 La Louvière

D/2008/0799/3
ISBN 978-2-930136-55-4

Le



est de Maurice Henry

